

M A R C U S M A L T E

TOUTE LA NUIT
DEVANT NOUS

Nouvelles

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

ISBN :

978-2-84304-459-5

N° d'édition: 459

Dépôt légal: octobre 2008

Copyright © Zulma, 2008.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen

zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,

n'hésitez pas à nous écrire

ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

LE FILS DE L'ÉTOILE

*Dans un amphithéâtre,
Dans un amphithéâtre,
Dans un amphithéâtre, -phithéâtre,
-phithéâtre, -phithéâtre,
Tsoin ! Tsoin !
Y avait un macchabée,
Y avait un macchabée,
Y avait un macchabée, macchabée,
macchabée, macchabée,
Tsoin ! Tsoin !
Etc.*

Chanson de colonie.

On l'appelait la « route des feuilles mortes ». Je n'ai jamais su si elle avait un autre nom. En plein mois d'août, elle était encore jonchée de feuilles de platanes desséchées qui craquaient sous les roues du car et sous nos baskets. Elle ne menait qu'au château. Elle s'arrêtait là, devant l'entrée que d'immenses grilles en fer forgé avaient dû un jour protéger. J'imagine.

Le car aussi s'arrêtait là. Terminus. Une soixantaine de gamins surexcités se ruaient alors vers la sortie comme un troupeau de supporters débarquant au stade. Les moniteurs avaient peine à élever la voix, cassée qu'elle était par toutes les chansons débiles qu'ils nous avaient fait hurler pendant le trajet. « *Dans un amphithéâtre, –phithéâtre, tsoin! tsoin!* » Ce genre de choses. Trois heures durant.

Pour ma part, j'aurais bien aimé qu'on m'oublie sur mon siège, au fond du car municipal. J'avais onze ans et horreur des jolies colonies de vacances.

C'était la même chose, je crois, pour François. Premier point commun. Ça devait se sentir. Nous nous sommes rapprochés, d'instinct.

Cette fois-là, nous avons presque réussi notre coup. Les autres étaient descendus et commençaient à s'éloigner, leurs bagages à la main. Nous étions restés seuls, lui et moi, dans le car silencieux, affaissés sur nos sièges. Nos têtes ne dépassaient pas. Il a fallu qu'une monitrice vienne jeter un dernier coup d'œil, à la dernière minute. Une fille aux cheveux roux cuivré hérissés comme des piquants, qui braillait plus fort que tous les mêmes réunis.

Elle se prénomme Muriel, je ne l'ai su que plus tard.

— Eh ! Qu'est-ce que vous foutez là, tous les deux ? Allez, dépêchez-vous de rejoindre les autres ! a-t-elle gueulé.

François l'a regardée un long moment, de ce regard fixe, bizarre, qu'il avait parfois. Puis il s'est levé, sans un mot.

Je l'ai suivi.

François parlait peu en règle générale. Second point commun.

J'avais fait sa connaissance l'année précédente. C'était alors notre première colo à tous les deux. Dans le car nous nous étions trouvés l'un à côté de l'autre. Je ne crois pas au hasard. Finalement, nous ne nous étions pas quittés de tout le séjour. C'était

surtout moi, je dois dire, qui ne le quittais pas.

Cette première expérience de vie en communauté ne m'avait guère réussi. Je n'aimais pas la marche à pied. Je n'aimais pas dormir dans un lit de camp. Je n'aimais pas me foutre à poil devant quarante paires d'yeux et sous un filet d'eau glacée. Je n'aimais pas ce qu'on me donnait à manger. J'en étais malade. La chiasse. Ça me prenait toutes les nuits. Nous étions six dans le même dortoir. Je me levais en prenant garde de faire le moins de bruit possible, mais il y en avait toujours un pour ouvrir l'œil et balancer la première vanne. Ses compères enchaînaient aussi sec et les moqueries fusaient tandis que je traversais la pièce dans la pénombre, le dos rond, les fesses serrées.

François ne dormait pas, j'en suis certain, mais jamais il n'a pris part à la curée. Rien que pour ça nous aurions pu devenir les meilleurs amis du monde. S'il avait eu envie, ou besoin, d'un ami.

J'avais reçu, en quinze jours, pas moins de sept colis de mes parents. Je les ai tous partagés avec lui qui n'en avait reçu aucun. Il a mangé la moitié de mes bonbons, de mes sucettes, de mes tubes de crème de marrons. J'ai même partagé, à voix haute, les petits mots gentils que ma mère m'écrivait. Avec le recul, je me demande si cela ne lui faisait pas plus de mal que de bien. Mais pour moi, c'était encore le meilleur moyen de lui prouver ma reconnaissance.

Ces paquets bourrés de friandises n'arrangeaient

pas mes maux de ventre. Un matin, ça n'avait pas loupé : j'ai fini par craquer. C'était au début de la deuxième semaine. J'avais passé une partie de la nuit accroupi au-dessus des WC à me vider les entrailles. Cela avait dû laisser des traces. Alors que nous étions en train de nous habiller, Bénardier est revenu des toilettes en se bouchant ostensiblement le nez.

— Ouah, ça pue!... C'est Mestrel qu'a encore chié partout! Bouh! Mestrel pue! Mestrel pue! a-t-il lancé de sa voix nasillarde.

Bénardier était grand et gras. Un gabarit à le propulser d'emblée chef de troupe. Les autres se sont empressés de reprendre en cœur.

— Mestrel pue! Mestrel pue!

François continuait de lacer ses chaussures, il n'a même pas relevé la tête. Moi, je me suis mis à trembler, avant de me jeter sur mon lit et d'éclater en sanglots comme une vraie fillette.

Bénardier et ses acolytes sont sortis en ricanant.

Quelques instants plus tard, j'ai senti une main sur mon épaule. C'était celle de François. J'avais honte.

— T'inquiète pas, ils ne t'embêteront plus, a-t-il murmuré.

Je ne sais pas pourquoi, le ton de sa voix peut-être, mais je l'ai cru. Une confiance totale, aveugle. Il est sorti à son tour et mes larmes ont séché.

Le soir même, nos quatre « camarades » de

chambrée furent transportés d'urgence à l'hôpital le plus proche.

Vomissements, diarrhées. Ça les avait pris à l'heure de la sieste. Ils étaient bleus. Des Schtroumpfs. Bleus et des poches d'un violet sombre sous les yeux. Quelque chose de pas beau à voir. Ils avaient, paraît-il, été intoxiqués. On a parlé de champignons, spécimens vénéneux, mortels. C'est ce qu'on a dit.

Bénardier y est resté. Il est mort. En tant que chef, grand et gras, il avait dû montrer l'exemple et s'en empiffrer. Les autres ont pu s'en sortir. Bien sûr, on ne les a plus revus à la colo.

Ça a fait toute une histoire. Les parents ont porté plainte. Il y a eu au château des allées et venues pas ordinaires. Même une espèce de flic, je suppose, qui est venu plusieurs fois interroger les moniteurs. Une monitrice a fait une crise de nerfs en plein réfectoire. Elle non plus, on ne l'a plus revue.

Les excursions ont été supprimées, ce qui n'était pas pour me déplaire.

Nous n'avons pas tellement parlé de tout ça, François et moi. Il n'avait pas l'air surpris de ce qui s'était passé. Moi non plus, à vrai dire. J'avais dix ans, cette année-là, et je ne me posais guère de questions. Tout ce que je voyais, c'était qu'il ne restait plus que nous deux, et que nous avions désormais le dortoir pour nous tout seuls. Je pouvais être malade. Je pouvais me lever la nuit

sans que fusent les quolibets. D'ailleurs, cela n'est plus arrivé. À compter de ce jour, mes malheurs intestinaux ont cessé.

La deuxième semaine est passée beaucoup plus vite.

Ça, c'était le premier été. Notre première colonie de vacances, au Touquet.

Nous ne nous étions pas revus au cours de l'année scolaire. Il faut dire que nous avons eu, en nous quittant, la sagesse de ne rien nous promettre. Ni visites, ni coups de fil, ni lettres. Si François me l'avait proposé, j'en aurais été le plus heureux. Il ne l'a pas fait. Je n'ai pas osé en prendre l'initiative.

Si bien que lorsque je me suis retrouvé, au mois d'août suivant, assis sur le même siège au fond du même car municipal, j'ignorais totalement si François allait venir ou non. Pourtant, j'avais tout misé sur sa présence. L'éventualité de le revoir étant l'unique condition qui m'avait fait accepter un second séjour en colonie – j'aime à penser que j'avais le choix, et que j'aurais pu convaincre mon père et ma mère de ne pas m'y envoyer.

Hélas, j'avais eu beau scruter, avant le départ, la foule qui se pressait autour du car, je n'avais pas réussi à repérer François. Et à présent j'étais dans le car, et le car se remplissait, et François n'arrivait toujours pas.

Laissez-moi descendre.

Je regrettais. Je ne voulais plus.

Laissez-moi descendre ! Laissez-moi descendre !

J'avais envie de le hurler mais je restais muet, la gorge serrée, engluée d'une salive amère. Je regardais mes parents derrière la vitre. Les yeux me piquaient. L'air commençait à me manquer. J'étais incapable d'esquisser le moindre geste. Je coulais.

Quand le chauffeur a mis le moteur en marche, j'ai fermé les paupières. Le car a démarré.

— Salut, ai-je entendu.

J'ai relevé la tête, rouvert les yeux. Je ne sais pas d'où il sortait mais il était là. Il s'est assis à côté de moi et j'ai senti que je remontais, léger comme une bulle d'air.

Lorsque je me suis retourné pour dire au revoir à mes parents, j'ai vu les bandes blanches qui défilaient sur le bas-côté. Nous étions sur l'autoroute. Ils avaient dû me faire de grands signes de la main, auxquels je n'avais pas répondu. Ils avaient dû se dire : « Tant mieux, tant mieux, déjà en train de s'amuser, ça prouve qu'il est bien ! Il est heureux ! »

Une certaine forme, un avatar de bonheur, c'est vrai.

François avait beaucoup changé en l'espace d'une année. Les cheveux plus longs, le corps encore plus maigre sans que cela fût disgracieux, le teint plus pâle aussi. Mais surtout, surtout, il était beaucoup plus vieux. Je veux dire par là que si j'avais moi-

même, logiquement, vieilli d'un an, lui en paraissait presque dix de plus.

J'avais l'impression qu'il savait des choses dont je soupçonnais à peine l'existence. Comme s'il avait roulé sa bosse sur tous les continents tandis que je tournais en rond dans ma chambre d'enfant. J'étais la larve, il était le papillon. J'étais le jeune apache, il était le vieux chef tétant son calumet au fond du tipi, le regard tourné vers l'invisible. Quelque chose comme ça.

Cette maturité se lisait sur son visage. La vie qui l'avait marqué, rempli. Cela me fit peur. Je venais tout juste de le retrouver et je craignais déjà de le perdre. Et si cette différence entre nous était telle qu'elle rendrait toute amitié définitivement impossible ? Et si le fossé était trop profond ? Et si...

J'avais besoin de me rassurer.

Il y avait au moins un point sur lequel François n'avait pas changé : il était toujours aussi peu bavard. Nous avons parcouru les cinquante premiers kilomètres sans aucune parole échangée. Juste des regards, brefs, que je voulais complices. Les autres avaient déjà bien entamé le répertoire de circonstance, avec la voix de Muriel, rousse spoutnik, largement au-dessus de la mêlée.

Je profitai d'une accalmie au péage pour me lancer :

— Alors ? Quoi de neuf depuis l'année dernière ?

— Oh, pas grand-chose... souffla François en

haussant les épaules.

Puis, peu après, sur le même ton :

— Maman est morte.

Je n'avais alors qu'une idée assez confuse de ce que cela signifiait. Il me semblait néanmoins que c'était plus que « pas grand-chose ». Prince était mort. Mon chien. Trois ans auparavant. Papa m'avait annoncé ça, triste, emprunté, un soir en rentrant de l'école. Je n'avais jamais plus revu Prince. Je ne pouvais pas imaginer ne plus jamais revoir maman.

Alors quoi ?

J'ai ruminé la question tout le reste du trajet. J'étais le jeune apache, il était le vieux chef. Il savait.

Et puis les feuilles des platanes ont craqué sous les pneus du car. Et puis le château, au bout. Muriel est venue secouer sa crinière à l'arrière du véhicule. Sa voix de hyène furibonde. Nous étions débusqués. Nous avons bien été obligés de descendre.